



**Aide à la prédication
17 mars 2019
Jean 3, 14-21**

Bettina Cottin
Strasbourg, Saint Matthieu

La primauté absolue de l'amour de Dieu

Ce passage se situe dans la continuité du dialogue de Jésus avec Nicodème ; mais ce dernier disparaît pour ainsi dire de la scène sinon comme auditeur muet ; en tout cas, il n'a plus la parole.

Après avoir affirmé que le salut (« entrer dans le royaume de Dieu ») ne dépend pas d'une œuvre humaine mais qu'il est à recevoir de Dieu, comme on reçoit la vie dans la naissance, Jésus continue à bousculer les idées religieuses et spirituelles traditionnelles. Il va en particulier rompre avec la conception du Jugement Dernier, sous la conception que le christianisme partageait avec le judaïsme. L'idée fondamentale du chapitre, qui assure la continuité de l'argumentation, est la primauté absolue de l'amour de Dieu dans tout ce qui concerne la destinée ultime de l'humain.

Juste avant notre passage, Jésus se pose en témoin personnel de ce qu'il dit au sujet de Dieu. Le lecteur de l'évangile sait qu'il a payé ce témoignage de sa vie. L'évangéliste Jean présente Jésus dès le début de sa narration comme le futur crucifié. Les chrétiens ne connaissent Jésus qu'en tant que ressuscité après avoir été crucifié. L'histoire est déjà connue ; le rôle de l'évangile est de l'expliquer !

Le paradoxe de la croix

Jésus dans l'évangile de Jean procède souvent par paradoxes. Dans les versets 14-15, il interprète la croix comme « élévation ». En effet, pour Jean, la croix contient déjà le tout de l'œuvre du salut et peut donc être lue en raccourci

comme lieu de la gloire du Christ. La croix est l'instrument de la libération des forces de la mort.

On cite l'épisode du serpent d'airain dans Nombres 21, 4 à 9. Ce texte pourra servir de clé d'interprétation aux versets qui suivent ici dans Jean 3. Souvenons-nous que les serpents qui mordaient les Israélites en Nombres 21, 6 intervinrent sur ordre de Dieu¹, après qu'ils eurent exprimé avec force leur regret d'être sortis d'Égypte. Ils ressentaient les épreuves du désert comme trop dures, mais aussi, ils méprisaient le soutien que Dieu leur accordait par le don de la manne, qualifiée de « nourriture de misère ». Leur peur de mourir dans le désert devient alors une sorte de prophétie auto-réalisatrice : voilà les serpents, voilà les morsures ... voilà la mort. Enfin, si on veut !

Car – mise en scène du paradoxe – Moïse reçoit de la part de Dieu l'ordre d'ériger une effigie, en bronze (ou airain) d'un de ces serpents et de l'élever sur une perche au-dessus du camp. « Si quelqu'un était mordu par un serpent et regardait le serpent de bronze, il restait en vie. » Il était possible de rester en vie, si on regardait son mal en face, dans la confiance envers la parole Dieu ! Dans ce regard se joue ce qui est appelé « la foi ».

La croix de Jésus symbolise à son tour le mal de l'humanité. Cette fois, c'est Dieu qui prend l'initiative de regarder le mal en face, en la personne de Jésus. C'est Jésus subit le mal dans sa personne, sans subterfuge. Et c'est en recevant la vie nouvelle de façon emblématique et initiatrice pour tous, qu'il peut nous libérer du mal et de la mort ... si nous le voulons ! Le « regard » des humains face à Jésus, c'est la foi, la confiance que vraiment, il est celui de qui nous recevons la vraie vie.

Le paradoxe du jugement

Vient ensuite dans le discours de Jésus le paradoxe du jugement, par lequel il bouscule sérieusement la tradition, et ce, jusqu'à aujourd'hui.

Le Jugement Dernier est le regard ultime de Dieu sur notre vie, le verdict de vérité en quelque sorte. Dans la plupart des traditions, la suite de ce jugement mène l'individu soit à la communion avec Dieu (paradis) soit au lieu de la perdition (enfer).

Le concept du Jugement Dernier tient compte de l'idée que, dans le cadre de la vie terrestre, l'accès à la vérité, au vrai discernement entre le Bien et le Mal, n'est pas possible, car tous les jugements terrestres sont distordus par l'intérêt propre de l'homme, de ses systèmes de pouvoir, de valeurs, d'idées et d'erreurs. Le Jugement Dernier est donc le cadrage eschatologique de la vie temporelle, un concept qui ouvre à une espérance : nous ne resterons pas prisonniers de nos limites et des nos erreurs pour toujours. Enfin, justice sera rendue aux victimes,

à ceux dont l'histoire humaine a fait taire la voix. Suivant les interprétations religieuses, la notion du Jugement Dernier peut aussi mener à une angoisse existentielle permanente, angoisse qui eut être exploitée par certains systèmes religieux, comme nous savons.

L'évangile de Jean perturbe profondément ce raisonnement en déclarant que le jugement, c'est maintenant, et que chacun est auteur de son propre jugement ! A la place du code de lois sur la base duquel on jugerait, il y a la personne de Jésus, le fils de Dieu, le crucifié, au nom de l'amour de Dieu qui ne veut pas nous laisser nous perdre (le fameux v. 16).

Reprenons : cela veut dire que chacun se juge, vis-à-vis de l'amour de Dieu. Chacun endosse la responsabilité de se positionner. Ou comme il est dit dans les versets 19-21, choisir de venir à la lumière ou juger que les ténèbres sont plus dans son intérêt. La vie éternelle n'est pas une autre vie qui commence après la mort, mais un espace de vie vraie, de communion avec l'amour de Dieu, dans lequel nous sommes appelés à entrer dès l'instant présent. Y entrer, c'est avoir dépassé le jugement.

Avec l'évangile de Jean, un malentendu est possible : c'est de catégoriser dès maintenant les personnes en « bonnes » et mauvaises », sans aucun changement possible. Ce serait méconnaître le sens du temps présent pour l'évangéliste : c'est le temps, tout le temps de la vie humaine, et la décision à laquelle nous sommes appelés est possible à chaque instant de cette vie.

Un autre malentendu serait celui d'identifier la lumière du salut avec l'une ou l'autre forme historique de la communauté chrétienne. Le présent d'éternité de Jésus ramène tout au centre, à partir duquel chaque communauté est aussi appelée à se positionner, se « juger ».

Dans le livre « Nous irons tous au paradis – Le Jugement dernier en question » de Daniel Marguerat et Marie Balmory (Albin Michel, 2012), parmi les explications lumineuses du concept de Jean, ce passage peut résumer le sens de notre texte (p. 121) :

« ... L'évangile de Jean inverse le scénario de la vie humaine, qui s'étire de la vie à la mort, pour dire que le croyant « est passé de la mort à la vie ». En optant pour la vie pleine et savoureuse, riche de réalisation de soi et de l'accueil d'autrui, l'individu arrache sa vie à l'autosuffisance, à la crispation sur ses seuls besoins, à la peur de manquer. En un mot, il l'arrache à la mort pour lui conférer cette qualité que Dieu honore et gratifie, ici-bas et dans l'au-delà. Il donne à sa vie présente cette saveur d'éternité qui dissipe toute menace de Jugement. »

Vers la prédication

Grâce à la conception du jugement selon Jean, l'angoisse du jugement dernier perd sa raison d'être. Et avec elle, les mécanismes religieux de manipulation et d'exploitation de cette angoisse n'ont plus de justification. Le raisonnement de Jésus selon Jean casse tout système de pouvoir basé sur des prétextes religieux.

Au vu de l'actualité des Eglises et institutions, la théologie de Jean peut nous donner à penser. Les scandales d'abus mettent en évidence, à la racine du mal, les abus de pouvoir, sous prétexte d'autorité religieuse ou sous couvert de sollicitude chrétienne. Un pouvoir qui travaille avec la peur de déplaire à Dieu, la peur du jugement, et qui occulte ainsi l'autorité du Christ, lumière de vérité, sauveur et libérateur.

Une autre approche serait celle du positionnement existentiel, à l'aide de l'histoire emblématique de Nombres 21 : regarder son mal en face, regarder vers Dieu qui est capable de nous aider, choisir la vie.

Pendant ce temps de Carême, il peut être intéressant aussi de se demander comment la Manne, nourriture discrète, généreuse et rassurante, a pu devenir dans la mentalité du peuple de Dieu « ce pain de misère ». Qu'est-ce qu'une vie en plénitude, quelle est donc la qualité de la « vie éternelle » ?

Enfin, la découverte théologique fondamentale que le point de départ de la foi n'est pas le jugement de Dieu, mais sur son amour et sa volonté de sauver, et que tout le reste découle de ce point de départ, c'est une « surprise connue », quelque chose que nous découvrons dans le fond toujours à nouveau.

¹ Ils sont « brûlants », en hébreu « séraphims ». Dans la vision d'Ésaïe 6, des figures de séraphims attesteront la gloire de Dieu.